

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Être ou ne pas être québécois

Heinz Weinmann

Volume 35, Number 3 (207), June 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31504ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Weinmann, H. (1993). Être ou ne pas être québécois. *Liberté*, 35(3), 3–7.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

TRIBUNE

HEINZ WEINMANN

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE QUÉBÉCOIS

La souveraineté peut se réaliser même si à peu près pas d'anglophones et allophones votent pour cela. Les huit pour cent des allophones qui ont voté pour le non, c'est à peu près la proportion de gens qui croient qu'Elvis est vivant.

Jacques Parizeau

Les calculs référendaires que Jacques Parizeau a confiés à ses troupes dans le but de tremper leur moral pour des batailles décisives avant le Grand Soir, les ont plutôt consternés, provoquant un tollé de protestations non seulement dans le milieu des communautés culturelles mais aussi dans celui des Québécois de « souche ».

Par effet d'implosion, déclenchant une immense onde de choc, les paroles de Jacques Parizeau se sont détachées de leur auteur, sont devenues indépendantes, se diffusant, proliférant par ouï-dire, interprétations, interpolations. Impossible de les rattraper, même en faisant du *damage control*, comme disent les Américains, par la convocation d'une réunion avec les communautés culturelles au protocole dicté par le PQ. Le mal a été fait. Apprenti sorcier, la créature, hors de contrôle, a dépassé son maître. Jacques Parizeau ne s'est pas rendu compte

de la force explosive de ses paroles : ce jour-là, il manipulait de la nitroglycérine.

Rappelons l'essentiel des paroles incriminées. Jacques Parizeau a soutenu que la souveraineté était possible « même si c'est presque exclusivement des Québécois de souche qui l'approuvent. C'est une forme de réalisme que de tirer ces conclusions-là. (...) La souveraineté peut se réaliser même si à peu près pas d'anglophones et allophones votent pour cela. Les huit pour cent des allophones qui ont voté pour le non, c'est à peu près la proportion de gens qui croient qu'Elvis Presley est vivant. »

Les explications banalisantes des dirigeants du PQ, voulant que Jacques Parizeau n'ait fait qu'un constat, factuel, mathématique, loin de rassurer, n'ont pas fermé la brèche que ces paroles ont ouverte.

En effet, elles ont laissé apparaître un grand vide au centre du Québec, comblé, à défaut de précisions, par des fantasmes, des non-dits, des projections : la définition du Québécois, de la « québécoitude », datant des années soixante, ne couvre plus la situation complexe du Québec de 1993.

Ces paroles, dans un grand embarras, ont fait poser la question toute hamletienne : être ou ne pas être québécois en 1993. Question d'accession au statut de Québécois pour les immigrants, anglophones et allophones ; de la citoyenneté québécoise d'un éventuel Québec souverain à base pluri-ethnique. Questions à la fine pointe d'un nouveau Québec auxquelles le Parti québécois n'a pas encore répondu. Bien au contraire, Jacques Parizeau avec ses « souches » nous « ramène quinze ans en arrière », comme le notait avec amertume Gérard Godin, pionnier de la question de l'accueil des immigrants au sein du parti.

« Est québécois, celui qui veut l'être », de préciser Jacques Parizeau par une définition qui, de prime abord,

semble large et ouverte. C'est oublier que le Québécois, précisément, se définit par son Être. Ne peut pas être québécois qui le veut. Jusqu'à nouvel ordre, on ne devient pas québécois, on naît Québécois. N'est pas québécois qui ne naît pas Québécois. L'immigrant, l'allophone, au mieux, peut devenir un néo-Québécois, imitation frelatée, lointaine, du « vrai » Québécois, authentique, de « souche », « pure laine ». Quoi qu'il fasse, qu'il parle français, qu'il connaisse la culture d'ici, le néo-Québécois ne saurait jamais atteindre la perfection du « vrai » Québécois, n'étant qu'un pâle reflet de l'original. Jusqu'aux néo-Québécois d'origine française, de « souche » et de langue française : eux aussi déchoient loin du modèle, dès qu'ils ouvrent la bouche, faisant figure de « minorité audible ».

Les souverainistes assurent que cette discrimination est due à l'incomplétude actuelle, à la « provincialité » du Québec. Attendez qu'il accède à la souveraineté et la distinction entre Québécois et néo-Québécois disparaîtra au sein d'une citoyenneté québécoise, comme il existe actuellement une citoyenneté canadienne. Or, malgré les mises au point, les paroles de Jacques Parizeau, par leur ambiguïté profonde, ont semé le doute non seulement quant à la politique de citoyenneté du Parti québécois, mais surtout quant au type de nation auquel il aspire.

Il y en a essentiellement deux. Une conception ethnique de la nation et une vision « volontariste », pour reprendre un terme cher à Louis Dumont. La première, tributaire du romantisme allemand, basée sur la langue, sur le sol, sur la culture, sur le « sang », ne se choisit pas puisqu'elle est héréditaire.

La seconde, apparue avec la Révolution française, désigne un regroupement *volontaire* d'individus autour d'un « contrat social », les individus rassemblés se dépouillant de leur origine ethnique pour devenir des citoyens égaux. Tout logiquement, la constitution de

1791 a institué la primauté du droit du sol sur celui de la « voix du sang ». Ceux qui étaient nés en France d'un père étranger devenaient automatiquement citoyens français à la seule condition de résider en France.

Le Canada français a été une nation à base ethnique. « L'appel de la race » de Lionel Groulx, avec sa tendance à la « purification ethnique tranquille » en est sans doute l'exemple le plus extrême. Avec le passage du Canada français au Québec, intervenu en 1968, il s'agissait, dans un premier temps, moins de réagir contre cette ethnisation de la nation que de couper toute référence identitaire à un Autre, le *Canadian* qui, à la suite de la Conquête, avait parasité le nom et l'identité du premier *Canadien*. En prime, le Québécois devenait majoritaire dans sa province.

Sans l'ombre d'un doute étaient québécois les habitants de « souche ». D'autant qu'à l'époque, les minorités étaient vraiment invisibles. Dans la découverte jubilatoire d'une nouvelle identité, d'un territoire rétréci, d'un vrai pays, on avait un peu oublié la présence des Anglais. On allait régulariser leur situation avec la loi 101. S'étant comportés *de facto* en majorité, ils devenaient *de iure* ce qu'ils avaient toujours été : une minorité.

Une fois l'euphorie du « stade du miroir » dépassée, le Québécois, en permanence aux aguets quant à ses courbes démographiques, bute sur une réalité qui blesse son narcissisme : il se rend douloureusement compte qu'avec la dénatalité il ne peut plus se suffire à lui-même, que pour survivre en tant que peuple, il a besoin de l'Autre, de l'Étranger. L'ethnicité est battue en brèche par cette inquiétante étrangeté qui travaille le Québec de l'intérieur. Du coup, le Québécois aime être tricoté plus « lousse » et découvre les défauts du « pure laine » : « ça refoule ». La « souche » essouchée de l'imaginaire québécois fourmille de rencontres, de métissages avec l'Autre, de *Volkswagen Blues* à *Une histoire américaine*,

allant jusqu'au don de soi à l'Autre dans *Jésus de Montréal* où le cœur de Daniel bat dans la poitrine d'un « maudit Anglais ».

Jacques Parizeau avec ses paroles malencontreuses a réveillé les spectres de la nation ethnique en faisant accroire que les « Québécois de souche » pouvaient réaliser à eux seuls la souveraineté. La « forme de réalisme » dont il parlait est bien au contraire la « forme du fantasme » : celui du repli, de l'autosuffisance ethnique qui peut se passer de l'Autre, surtout s'il ne pense pas comme nous. Ce qui est grave, en faisant accroire que tous les Québécois de « souche » sont quasi unanimes à vouloir la souveraineté, il désigne les anglophones et les allophones comme les principaux empêcheurs de tourner en rond de l'indépendance. Que dire des vingt pour cent de Québécois de « souche » toujours flottants ? Il est allé jusqu'à ridiculiser la minime minorité d'allophones qui a voté non au référendum en la comparant aux délirants qui croient que le père du rock'n'roll est toujours vivant.

Jacques Parizeau s'est égaré un moment dans les *Holzwege* (chemins forestiers) sur lesquels Heidegger aimait à se promener, chemins hérissés de souches, de troncs (*Stämme*) qui plongent leurs racines dans le terreau ethnique. « Chemins qui ne mènent nulle part », sinon vers la discrimination ethnique. Alors que partout dans le monde l'ethnicité, à force de guerres et de crimes, revendique ses droits, il faut que le Québec combatte les spectres de sa propre ethnicité afin de rester une terre d'accueil, véritable « Terre des Hommes » qui accepte et intègre l'Autre, quelle que soit son origine ethnique.